

MOTKE

Section 4



En se réveillant, après une nuit traversée de rêves agités, Motke éprouva une irrésistible envie d'aller se baigner. D'ordinaire, cela ne lui serait jamais venu à l'idée. Il n'avait aucun souvenir de la dernière fois où il s'était jeté à l'eau pour le plaisir. Il devait être encore un enfant. Mais ce matin-là, bien que le temps soit maussade, la mer inapaisée comme à son habitude et beaucoup trop froide pour être agréable au nageur, il fut impatient de courir jusqu'au rivage et de s'y plonger. Motke n'avait jamais été un fort nageur. En marin avisé il savait nager ce qu'il fallait si les circonstances l'exigeaient. Rien de plus. Il avait souvent dû plonger pour dégager une ligne prise dans l'hélice, libérer son filet, récupérer un outil tombé à la mer. Il fallait faire ce qu'il fallait faire quand on est marin-pêcheur. Savoir nager était indispensable si l'on voulait survivre, mais à ses yeux, la natation comme sport, la baignade et la plage, c'était pour les enfants, les amoureux, les oisifs et les riches étrangers.

Arrivé sur la grève au pied des dunes rongées par les tempêtes, il était seul. Seul avec quelques sternes affairés. Le rivage était encombré de grands blocs de roche noire et d'énormes troncs d'arbres arrachés par les tempêtes, roulés, poncés et blanchis par la mer. Étonné, mais suivant son impulsion, Motke se déshabilla et se jeta sans hésitation dans l'eau glacée. Il ne frissonna pas, la fraîcheur lui était agréable. Il avançait sans style, à grands mouvements des bras et des jambes, éclaboussant les nuages. Il riait. Il plongeait sous les vagues. Il aimait le contact de l'eau sur sa peau. Son corps jouissait de la mer. L'eau était vivante, féminine, joueuse, elle se livrait à un massage intime des plus sensuels. Ses muscles se détendaient, la fatigue s'échappait par tous les pores. Motke se sentait bien. Motke

souriait en avalant de l'eau salée. Il retrouvait souplesse et jeunesse. Il s'abandonnait à la portance de l'eau. Il flottait comme un bouchon. Il ne faisait aucun effort. Il plongeait dans les fucus, écartait les longues tiges, il délogeait des petits poissons craintifs, il fit fuir un poulpe qu'il s'amusa à poursuivre longuement au ras du sable, des astéries et des anémones de mer. La mer était descendante, Motke insouciant se laissait entraîner. Quand il vit que le soleil était déjà haut, il se rendit compte qu'il distinguait à peine la ligne des hautes dunes. Jamais, il n'avait nagé une telle distance. Il aurait dû s'en inquiéter, mais il était beaucoup trop euphorique pour ça. Comme par enchantement, les bons mouvements lui vinrent. Il atteignit le rivage d'une traite, sans être essoufflé. Il faisait froid, mais il n'avait pas froid. Il n'avait pas pensé à emporter une serviette, qu'importe. Il roula ses vêtements en boule, remonta chez lui en sifflotant tout le long du chemin, ce qui ne lui était jamais arrivé. En route, il croisa ses voisins drapés dans des châles et manteaux. Tomarek-le-goémonier et Malena descendaient faire leurs courses avec un grand panier. Ils furent stupéfaits de le découvrir dans cette tenue.

- Tu n'es pas fou, de faire le mariole en te promenant tout nu au lieu d'aller travailler ! Tu as bu ? lui demanda Tomarek-le-goémonier.

- Qui est-ce ? demanda rougissante Malena-la-marieuse qui s'était détournée et s'absorbait dans la contemplation d'un sac en plastique voletant prisonnier d'une clôture sur le bas-côté de la route.

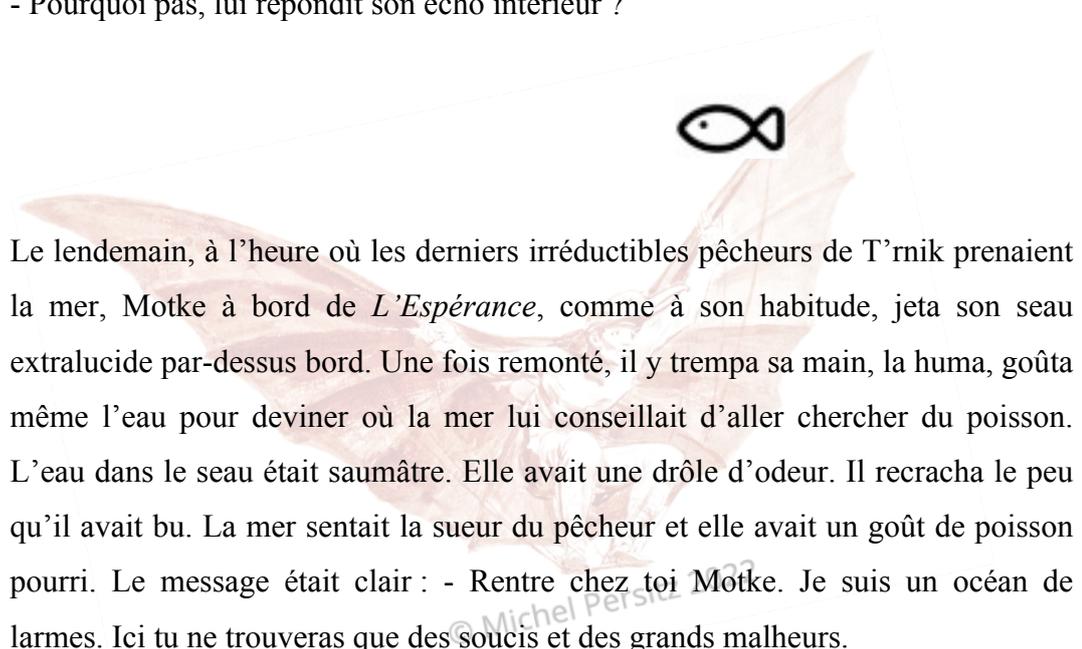
- C'est notre pauvre vieux Motke, ma colombe ! Motke-le-maboule si tu veux savoir. Motke-l'ivrogne, qui expose sa petite quéquette et ses fesses maigrichonnes à tout le monde. Sauve-toi Motke avant qu'on appelle les gendarmes !

Motke n'arrêta pas de siffloter pour autant. Il riait et dansait en poursuivant son chemin. Cette escapade tout nu lui procurait beaucoup de satisfaction. Une fois rentré, il découvrit qu'il était parti près de quatre heures. Il mourrait de faim. Toujours tout nu, il dévora tout ce qu'il trouva sur l'étagère, plus une gousse d'ail, un oignon et une pomme. Il était beaucoup trop tard pour sortir à la pêche. Il décréta que ce jour mémorable serait désormais marqué d'une pierre blanche et serait dorénavant un jour férié jusqu'à sa mort. Puis, il s'enroula dans sa

couverture et il dormit du sommeil de l'éponge jusqu'à ce que les étoiles prennent possession du ciel. Alors, Motke s'habilla, tira de sous le lit sa réserve secrète pour les circonstances exceptionnelles : une bouteille de rhum à demi-pleine avec deux cigares attachés par un élastique. Son trésor à la main, il se rendit sur la dune, là où enfant caché dans les broussailles, il avait vu son père mourir. Il fixa longuement la ligne à peine discernable où la voûte marine et la voûte céleste s'unissaient pour faire un seul monde. Des myriades de points d'or constellaient les deux versants de l'univers.

- Pourquoi, se demanda-t-il ?

- Pourquoi pas, lui répondit son écho intérieur ?



Le lendemain, à l'heure où les derniers irréductibles pêcheurs de T'rnik prenaient la mer, Motke à bord de *L'Espérance*, comme à son habitude, jeta son seau extralucide par-dessus bord. Une fois remonté, il y trempa sa main, la huma, goûta même l'eau pour deviner où la mer lui conseillait d'aller chercher du poisson. L'eau dans le seau était saumâtre. Elle avait une drôle d'odeur. Il recracha le peu qu'il avait bu. La mer sentait la sueur du pêcheur et elle avait un goût de poisson pourri. Le message était clair : - Rentre chez toi Motke. Je suis un océan de larmes. Ici tu ne trouveras que des soucis et des grands malheurs.

Motke n'était du genre à se laisser décourager. Il n'accordait aucun crédit aux histoires d'augures, d'oracles et de présages. Les trois autres petits chalutiers s'éloignaient déjà. À bâbord, Brendel-le-hardi et Flupke-le-borgne filaient vers Youkali. S'ils ne tombaient pas sur le banc de harengs espéré, peut-être pourraient-ils ramener au moins quelques soles ou quelques daurades. À tribord, Quinn-l'Américain était parti pour contourner l'île par le nord, sûrement pour relever ses nasses dans la passe de Soliné. Motke poursuivit vers l'ouest sans but précis. Plus il avançait, plus la mer était étale. Une mer de curé. Ni vague, ni vent. Une mer d'huile. Une mer trop calme. Une mer lasse. Une mer trompeuse qui jouait à la belle endormie. Depuis le temps que la scélérate allait et venait, sans aucun répit, rongant les côtes, masquant les récifs, provoquant des tempêtes,

naufageant les voyageurs et accablant les pêcheurs de toutes les afflictions possibles, la mer s'était peut-être lassée ? Elle avait peut-être rendu son dernier soupir ? Elle était peut-être morte, étouffée par sa cruauté. Inutile de jeter le filet à l'eau. Motke savait qu'il ne ramènerait rien. Il coupa le moteur. Le silence était absolu. Y a-t-il encore une vie dans ce tombeau aquatique ? *L'Espérance* immobile ne vibrait plus et ne se dandinait même pas. On aurait dit qu'elle était prise dans de la glu, collée sur une mer de papier mâché à l'intérieur d'une bouteille posée sur une étagère. Motke se dévêtit complètement et à nouveau, sans plus réfléchir, se jeta à l'eau. Les rayons pénétraient à peine sous la surface. Il ne voyait pas le fond. À grandes brassées, il descendit tout de même vers les profondeurs. La pression s'accroissait sur ses tympans. Il perçut des longues formes argentées imprécises qui s'affairaient dans un ballet mystérieux. Il aurait voulu s'en rapprocher, mais il avançait avec difficulté. Le courant le repoussait en arrière. L'air lui manquait. Les eaux devenaient plus froides, plus huileuses, difficiles à pénétrer. La mer se figeait en gélatine. La mer le chassait, le refusait. Il fallait remonter. Il ne distinguait plus rien. Il se sentait oppressé. Il était en danger. Il tournait sur lui-même, cherchant la lueur de la surface, jusqu'à ce qu'il perçoive enfin, loin au-dessus de lui, comme un signal amical, la coque blanche de *L'Espérance*. Quand il sortit la tête de l'eau, le soleil sombrait à l'horizon, à l'opposé, un quartier de lune mince comme un cimenterre découpait une fente dorée dans le ciel. Pourtant c'était impossible, le soleil commençait à peine son ascension vers le zénith quand ils avaient quitté le port. Il ne s'était guère écoulé plus d'une heure avant qu'il ne mette en panne et saute par-dessus bord. La mer était sortie de son étrange torpeur. Elle avait retrouvé ses sens, ses forces et son sale caractère. Le vent montait, la houle commençait à enfler. *L'Espérance* grinçait dans ses membrures, impatiente de faire route vers le port. Ils furent les derniers à s'amarrer au môle du large. Dans la salle enfumée, de l'autre côté des vitres embuées, ça discutait ferme à l'intérieur du Tashtego. Motke ne poussa pas la porte. Il n'avait pas envie de s'attabler avec le dernier carré des soiffards du port, il ne leur raconterait rien de ce qui lui était arrivé et il ne voulait pas les écouter ressasser leurs éternelles histoires de trimards des mers. Il se fichait bien

de ce qu'avait pu ramener Brendel, Flupke et l'Américain. Motke avait trop à penser.



Le lendemain, il ne prit pas la mer. Ni le surlendemain. Ni le jour suivant. Ni vendredi. Samedi, il ne fut pas réveillé par les cris des cormorans ou des mouettes, ni par le ressac broyant des coquillages. Il ne fut pas réveillé non plus par la sirène d'un navire de croisière annonçant son arrivée triomphale dans le port. Il entendit son nom porté par le vent. On l'appelait et cela venait de très loin.

- Mmmotttkkke, Schhmotttkele...

Seul son père l'appelait Schmotkele. Comment était-ce possible ? Il sortit, s'avança jusqu'au sommet de la dune.

- Mmmotttkkke, Schhmotttkele...

Tout en bas, les pieds dans l'eau, à la limite de la marée descendante, une jeune femme l'appelait. Elle était rousse, avec de longs cheveux agités par les bourrasques. Elle était trop loin pour qu'il distingue ses traits. Elle portait un pourpoint vert éclatant sans manches et de très hautes cuissardes. Motke l'avait déjà vue. Il se souvenait de cette silhouette fière et sauvage. C'était il y a des années. *L'Espérance* avait besoin de réparations au chantier naval de Port-Borysthène. Le chalutier en cale sèche, il était allé un soir, pour la première fois de sa vie, au cinéma. Au *Grand Rialto*. On donnait un film de pirates. *À l'abordage !* de George Sherman, avec Erroll Flynn dans le rôle d'un officier anglais et Maureen O'Hara dans le rôle de la belle pirate Prudence *Spitfire* Stevens. Motke avait été plus que séduit. Il avait été envouté. Motke était tombé amoureux d'une héroïne de fiction. Qu'importe, *Spitfire* ou Maureen, les deux étaient aussi inaccessibles à sa flamme. Et maintenant, trente ans plus tard, elles étaient là. En bas, sur la plage. Maureen *Spitfire* l'appelait par son surnom d'enfant.

- Schhmotttkele. Viens. Je t'attends.

Il ne pouvait le croire, mais l'appel inlassable, déformé par le vent devenait un chant irrésistible. Il n'y avait aucun arbre, aucun mât auquel il aurait pu s'attacher

pour résister. Il ne cria pas. Il ne lui fit pas un signe. Avec des jambes de jeune homme, il se mit à dévaler la dune. Quand il arriva sur le rivage, *Spitfire* était déjà dans l'eau à mi-bottes. Il n'y avait pas de barque, ni de bateau de pirate au large. Elle souriait. Elle l'invitait à la suivre.

- Schhmotttkele, viens.

Motke obéit. À son tour il entra dans l'eau. Quand il eut de l'eau jusqu'à la taille, il ne vit devant lui que le pourpoint qui flottait à la surface et les hautes bottes délacées qui sombraient lentement. Il plongea. Elle nageait nue loin devant lui. Sa crinière rousse s'était déployée dans l'eau et recouvrait son dos jusqu'à ses reins. Motke se rendit compte qu'à partir de ses reins, elle était une sirène. Cela ne l'étonna un peu, mais pas tant que ça. Plus étrange, même sous l'eau, il entendait toujours sa voix. Elle l'appelait encore.

- Schhmotttkele....

Il venait. De toutes ses forces, il venait. Elle lui souriait par-dessus son épaule et l'entraînait plus loin, plus profondément.



On s'inquiéta de voir *L'Espérance* rester à quai depuis plus d'une semaine. Aucun signe de vie de Motke. Le pauvre vieux pêcheur était farouche, rugueux, taiseux, aussi aimable qu'un oursin. Tout de même, il faisait partie du paysage. Son absence laissait un vide désagréable. Vu son caractère, on ne se rendait pas volontiers, à l'improviste chez lui. Tout de même, il faudrait aller voir. Le dimanche, mandaté par le club des boujarons du *Tashtego*, Brendel-le-hardi se rendit chez Tomarek-le-goémonier pour tirer l'affaire au clair. L'avait-il vu ? Savait-il où était passé Motke ? Tomarek habitait un peu plus haut, de l'autre côté de la route, la maison la plus proche de celle de Motke. De la fenêtre de la cuisine, en montant sur une chaise pour regarder par-dessus la haie, on pouvait voir la porte de Motke. De tout ce temps, elle était restée fermée assurait Tomarek. Pas de fumée sortant de la cheminée. Pas de lumière le soir. Pas d'allées et venues de Motke durant la journée. Aucun signe de vie. Soit il était très malade, soit il était étendu raide mort sur le sol de sa bicoque, soit il avait disparu. Envolé. En tout

cas, il n'avait pas embarqué sur *l'Effendi Kutabull*, ça on l'aurait su le jour même. Où pouvait-on bien disparaître sur l'île de T'rnik ? Dans le cratère du volcan ? Tomarek le goémonier et Malena n'avaient plus l'ouïe très fine, mais Malena prétendit avoir entendu dans ses rêves, plusieurs nuits de suite, comme des sanglots. Des sanglots de petit enfant qui provenaient de la maison de Motke.

– On aurait dit Moïse dans son panier, affirma Malena.

Tomarek le goémonier n'y croyait guère. Quel marmot pouvait se trouver chez Motke ? C'était plutôt des miaulements de chat qu'elle avait entendu. Tout de même, on ne pouvait pas rester sans savoir. Il fallait aller voir. Après conciliabule, Malena réchauffa un bol de soupe puis accompagnée de Brendel-le-hardi et de Tomarek-le-goémonier, ils allèrent frapper à la porte de Motke.



Rien. Silence. On hésita. On se regarda. Cette fois-ci, Brendel-le-hardi frappa plus fort. Silence. Alors ils entrèrent, la soupe en avant, suivie de Malena, puis les deux hommes fermant la marche. La pièce était dans la pénombre. Le rideau tiré laissait flotter une lumière d'aquarium. Cela sentait l'iode, le varech et le *stockfish*. Motke était allongé sur le ventre, nu, le visage enfoui dans son matelas de crin trempé. D'ailleurs, tout le sol de la pièce était trempé. Il y avait même par terre des petits crabes affolés. Le corps de Motke luisait d'eau de mer avec ici et là des débris scintillants d'algues et de coquillages sur son dos.



Motke était absent. Motke était très loin. Motke nageait large. Motke était sur la piste de quelque chose d'essentiel. Un grand amour. Le grand amour. Son grand amour. Il en était certain, elle l'appelait. Il n'entendait plus rien, mais il se savait guidé. Il dépassa une épave très habitée. Dans des fentes sombres, des murènes l'observaient. Elles se mirent à le suivre, puis ce furent des mérours, des baudroies, des raies qui jaillissaient dans un tourbillon de sable et l'accompagnaient à tire

d'aile. Plus il avançait, plus la troupe se renforçait et s'allongeait. Bientôt ils furent des milliers à le suivre. Loin devant lui, un point lumineux l'entraînait, l'hypnotisait, l'aspirait. Spitfire ! C'est par là qu'il devait aller pour la rejoindre. Enfin, il distingua un amas de rochers. À leur disposition, il reconnut les récifs de Kh'logg. Il s'arrêta au milieu d'un cirque de sable, au pied du géant *Mamzummim* dont l'énorme tête affleurait à peine à la surface des eaux. Le cortège des innombrables poissons, crustacés et mollusques se répartit tout autour, formant une grande arène attentive à ce qui allait suivre. Les sprats et les petits anchois formaient les premiers rangs avec les crevettes et les crabes. Les thons, les esturgeons, les silures et les requins occupaient les hauteurs. Tous les regards étaient fixés sur Motke. Une silhouette apparut à côté de Motke, venue de nulle part. C'était un sirein âgé et très digne. Motke reconnut le Dr Avidor Alasnam. Il lui trouva des cernes sombres, le chargé de mission avait un peu maigri depuis leur dernière rencontre. Le nonce des profondeurs tenait à la main un mystérieux document roulé.

- L'heure du jugement est arrivée Monsieur Švejk.

L'air grave, il déploya le rouleau et le tendit à Motke pour qu'il en prenne connaissance.

OFFICIUM IN MARINUS RERUM FABULOSUS

Impunitum non relinqui facinus¹

*« Si vero membrum amiserit qualemcumque lesionem intulerit,
talem et sustinebit id est
oculum pro oculo, dentem pro dente. mortuum pro mortuo ;
deinde firma pax et rata. »*

suivi de tout un tas de paraphes et de tampons étranges.

¹ Un acte criminel ne doit pas demeurer impuni. Le texte en latin évoque la loi du talion et donc la réciprocité de la peine : « œil pour œil, dent pour dent, mort pour mort », chose jugée indispensable pour une paix juste et durable.

Motke n'y comprenait rien, mais les mots menaçants : *oculum pro oculo, dentem pro dentem, mortuum pro mortuo*, le troublèrent. Il avait déjà lu ou entendu quelque chose de ce genre naguère et cela ne présageait rien de bon. À peine Motke eut-il fini de lire ces lignes qu'au centre de l'arène un filet de retiaire tomba sur lui. Malgré tous ses efforts il ne put s'en dégager. Les poissons pétrifiés, tous bouche bée bien sûr, observaient la scène. Le Dr Avidor Alasnam avait disparu. Dominé par l'impassible silhouette géante de *Mamzummim*, Motke se débattait de toutes ses forces contre un gladiateur invisible. Il roulait sur lui-même dans le sable, il mordait les mailles. Il résistait encore, mais il était pris. Plus il luttait, plus les mailles cruelles du filet en nylon s'enfonçaient dans sa chair. Défait, il capitula, renonçant à toute résistance. Les poissons se dispersèrent en nuées. Motke vaincu fut hissé vers la surface. Le filet fut plaqué contre la coque d'un bateau et Motke à son tour fut remorqué jusqu'à la Pointe des Revenants. De ses yeux globuleux, il remarqua que son corps avait gonflé, ses membres avaient disparu, de puissantes nageoires et une large queue les avaient remplacés. Plus étonnant encore, du museau à la queue son corps était recouvert de magnifiques écailles d'or qui scintillaient dans l'eau. Lorsqu'il fut hissé impuissant à bord, il découvrit au-dessus de lui la face hilare de son ami Brendel-le-hardi. Brendel brandissait un long harpon acéré. Motke voulut crier : – Brendel ! Brendel ! C'est moi, ton ami Motke ! Mais pas un mot ne sortit de son énorme bouche, seulement d'affreux « Gloup ! Houlpch ! ».

- Alors gros poisson d'or, je n'y croyais presque plus, mais j'ai tout de même fini par t'attraper ! Je connais la musique. Tu vas me proposer d'exaucer trois vœux en échange de ta liberté, alors vas-y, accouche, je t'écoute, j'ai ma liste.

- Gloups ! Noulpp ! insista Motke désespéré.

- Tu ne parles pas, imposteur, méchant poisson !

Il racla les écailles dorées de la carangue avec la pointe de son harpon.

- Tu n'es même pas en or, c'est du toc !

- Schtoup ! Houlpch ! ! fit Motke, ses gros yeux remplis de larmes.

Cela ne suffit pas à arrêter la fulgurante estocade *al volapié* de Brendel-le-hardi qui foudroya la carangue d'un coup d'un seul, sous les *vivas* des mouettes.



À peine Tomarek-le-goémonier et Brendel-le-hardi eurent-ils retourné Motke sur son matelas détrempé que celui-ci fut secoué par un spasme mortel. Dans un dernier souffle, il essaya de dire quelque chose.

Tomarek entendit "Pfuitt" ou plutôt "Schpift" ou peut-être "Schipft".

Brendel comprit « Schlopf » ou « Glopf ».

Malena crut entendre « Floup ».

Motke cracha un dernier jet d'eau salée et défunta. Un drôle de petit poisson en or sortit alors de sa bouche et sauta par terre. Malena et Tomarek, selon l'usage, avaient commencé les lamentations. Ils tournaient en rond autour du lit, pleuraient, criaient, déchiraient leurs vêtements et se tordaient les mains de douleur. Trop occupés, ils n'avaient pas vu apparaître le petit poisson. Rapide comme l'éclair, Brendel-le-hardi l'attrapa avec deux doigts et le fit glisser dans le bol de soupe encore tiède posé sur la table. Il s'en occupera plus tard.

C'est ainsi que s'achève l'histoire de Motke le pauvre vieux pêcheur. C'est ici que pourrait commencer celle de Brendel-le-rupin qui devint khédive de Borysthène et épousa Luludja, la fille du hospodar Kostrowitzky. Mais c'est une autre histoire.